



Perspectives chinoises

2015/1 | 2015

Fictions utopiques et dystopiques en Chine contemporaine

Jeffrey C. Kinkley, *Visions of Dystopia in China's New Historical Novels*,

New York, Columbia University Press, 2014, 304 p.

Yinde Zhang



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/7051>

ISSN : 1996-4609

Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2015

Pagination : 74-75

ISBN : 979-10-91019-14-9

ISSN : 1021-9013

Référence électronique

Yinde Zhang, « Jeffrey C. Kinkley, *Visions of Dystopia in China's New Historical Novels*, », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2015/1 | 2015, mis en ligne le 01 janvier 2017, consulté le 26 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/7051>

les cercles concentriques de la société politique officielle ; la corruption ; la diversification des formes de participation politique ; le contrôle des régions de minorités ethniques. La conclusion de cette deuxième partie hésite entre deux constats : d'une part, « les autorités politiques s'efforcent encore de guider ou de canaliser le corps social, mais elles le contrôlent de moins en moins » (p. 591) ; d'autre part, « l'apparition de nouvelles élites et, associé à cette évolution, de nouvelles formes de participation politique au sens large, ont permis au PCC de maintenir son statut tout en restant en phase, sinon avec l'ensemble, du moins avec la majorité du corps social » (p. 592).

La même hésitation se retrouve dans la conclusion générale, peut-être trop aimantée par la question de la durée possible de survie du régime et des scénarios de démocratisation. La prudence des formulations dans les scénarios esquissés n'empêche pas l'auteur de remarquer *in fine* qu'« en Chine comme ailleurs, la liberté et la démocratie ne s'octroient pas, elles se conquièrent » (p. 613).

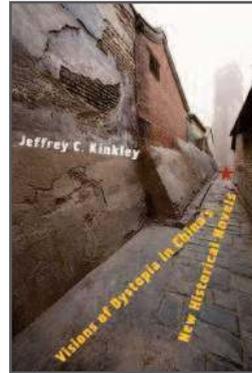
La partie consacrée aux institutions est remarquablement structurée, documentée et argumentée. On ne saurait rêver de meilleure synthèse à proposer tant aux étudiants qu'aux acteurs étrangers désireux de comprendre le système politico-institutionnel avec lequel ils interagissent. La seconde partie est à la fois plus brève et plus sélective : elle s'essaie à dégager les principaux facteurs qui pourraient expliquer le fait que les transformations du régime et de la société s'opèrent dans le cadre d'institutions formellement inchangées. Le chapitre consacré à la sélection des élites permet d'appréhender et d'expliquer la résilience du Parti-État, dont les capacités organisationnelles et de contrainte restent intactes. La synthèse portant sur la corruption est claire, mais la complexité même du problème et la rapidité des évolutions rendent incomplète toute approche du phénomène. L'étude des formes de participation politique est remarquablement détaillée, mais aurait gagné à être théoriquement approfondie, tant le débat sur la notion même de société civile et ses implications pour le devenir du pays demeure vigoureux parmi les sociologues et politistes chinois. Plus globalement, l'ouvrage aurait pu offrir un aperçu plus précis du débat d'idées autour des questions de société et de gouvernance tel qu'il se poursuit en Chine, débat plus riche et peut-être davantage porteur d'espoir qu'il n'est ici suggéré. Enfin, le chapitre sur les minorités nationales articule la question de l'évolution (ou non-évolution) des institutions avec celle des enjeux de sécurité nationale tels que perçus par le régime.

D'autres dimensions auraient pu être ajoutées à l'analyse et le « continuum », dont il est ici question, aurait pu faire l'objet d'une élaboration théorique plus précise. Néanmoins, une fois la lecture de la seconde partie de l'ouvrage achevée, il faut reconnaître qu'en sélectionnant les questions des élites, de la corruption, des modes de participation et des « frontières », l'auteur, après tout, a bien choisi quatre points névralgiques de l'articulation entre Parti-État et société. Pris ensemble, ils expliquent tant la résilience formelle des institutions que l'écart croissant entre leur esprit et celui qui aime aujourd'hui la société chinoise.

La taille de l'ouvrage n'empêche en rien une consultation aisée. C'est un ouvrage « de référence », qui peut tout à la fois se lire en continu ou être parcouru pour vérifier tel principe ou tel aspect pratique du système politique chinois. La bibliographie raisonnée qu'il propose constitue également un excellent instrument de travail. Malgré les difficultés de l'exercice, un équilibre heureux a été trouvé entre la présentation des données institutionnelles et juridiques et l'attention au fonctionnement politique et administratif au quotidien. Par ailleurs, l'acuité des défis rencontrés par le PCC est soulignée et détaillée à de nombreuses reprises. À cet égard, l'ouvrage est à conseiller à tous ceux qui s'interrogeraient encore sur les raisons ultimes des choix opérés par l'équipe Xi Jinping depuis son installation : les développements présents

confirment indirectement la justesse de nombre des constats de l'auteur. Au-delà ou en deçà de l'étude des mutations économiques, culturelles et sociales, une attention renouvelée à la dimension proprement politique du devenir de la Chine est aujourd'hui de rigueur, et cet ouvrage contribue remarquablement à en formaliser la nature et les enjeux.

■ **Benoît Vermander** est professeur à la faculté de philosophie de l'Université de Fudan, Shanghai (benoit.vermander@jesuites.com).



Jeffrey C. Kinkley,
Visions of Dystopia in China's
New Historical Novels,
New York, Columbia University Press,
2014, 304 p.

YINDE ZHANG

Des romans dystopiques émergeant de la littérature chinoise post-Tiananmen ont pris une ampleur accrue ces dernières années. Chan Koonchung (Chen Guanzhong) procède, dans les *Années fastes* (*Shengshi : Zhongguo, 2013* 盛世 : 中國, 2013) (2009), à la démythification de la société harmonieuse et des prétentions impérialistes. Yan Lianke met en fiction les camps de rééducation, dans *Les Quatre livres* (*Sishu* 四書) (2010), pour dénoncer un univers totalitaire et déshumanisant. Avec *La Fugue de la mort* (*Siwang fuge* 死亡賦格) (2013), Sheng Keyi revient sur les événements de Tiananmen de 1989 à travers l'allégorie d'un « meilleur des mondes », où les jeunes échappent à une dictature pour tomber dans le piège d'une autre. Sans ignorer la science-fiction, un genre qui prend un véritable essor en Chine et qui souvent oscille entre anticipation et réalité, comme on peut le constater chez Han Song, auteur du *Métro* (*Ditie* 地鐵) (2010), dans lequel l'auteur alerte sur les cataclysmes imminents cachés par un urbanisme flamboyant, la profusion de cette littérature dystopique illustre un désenchantement général, tout en révélant un espace critique, plus ou moins toléré, contre l'amnésie de la violence de l'histoire, le libéralisme triomphant, le mythe de la renaissance de la nation, lequel ignore les tensions sociales et géopolitiques ainsi que les catastrophes écologiques produites et prévisibles.

Jeffrey C. Kinkley, dans son dernier ouvrage, a réalisé une étude d'envergure sur cette littérature, mais en remontant dans le temps et en cernant le sujet par l'articulation entre histoire et dystopie. Il s'est focalisé en effet sur un ensemble d'œuvres romanesques et cinématographiques à thème historique, produites essentiellement dans les années 1990 par quelques uns des écrivains et cinéastes les plus marquants de cette période tels que Yu Hua, Su Tong, Wang Anyi, Mo Yan, Han Shaogong, Ge Fei, Li Rui et Zhang Wei, Zhang Yimou, Chen Kaige ou encore Stanley Kwan. Le corpus central qui comprend 17 « romans de longue haleine » s'inscrit néanmoins dans une période plus longue, puisque *Le Vieux bateau* (*Guchuan* 古船) de Zhang Wei date de 1986, tandis que la *Trilogie de Jiangnan* (*Jiangnan sanbuqu* 江南三部曲) de Ge Fei a été achevée en

2011. L'objectif, pour l'auteur, est de montrer la rupture idéologique provoquée par la tragédie de Tiananmen, qui fait basculer l'utopie progressiste vers une vision dystopique générale. La crise idéelle accompagnée de signes prémonitoires a des incidences durables sur la création.

Le terme de « nouveaux romans historiques » (*xin lishi xiaoshuo* 新歷史小說 ou *xin lishizhuyi xiaoshuo* 新歷史主義小說) sous lequel ces œuvres sont regroupées entretient des rapports lointains avec le courant du *new historicism* occidental. L'auteur semble se référer plutôt à la critique chinoise qui en fait un usage réapproprié et abondant depuis les années 1990 pour caractériser des récits détournés de chroniques officielles. *Le Clan du sorgho rouge* (*Hong gaoliang jiazu* 紅高粱家族) de Mo Yan ou *Épouses et concubines* (*Qiqie chengqun* 妻妾成群) de Su Tong, portés l'un comme l'autre à l'écran par Zhang Yimou, ont inauguré cette tendance irrespectueuse vis-à-vis de l'historiographie établie, en valorisant les cultures locales et les mœurs traditionnelles, d'ailleurs souvent réimaginées et réinventées. Jeffrey C. Kinkley soutient que la réécriture de l'histoire, amplifiée dans la dernière décennie du XXe siècle, dépasse la connotation folklorique pour dégager une vision puissamment dystopique, et non simplement pessimiste, puisque la violence répétée et la successivité des désastres dans l'histoire contemporaine sont le signe patent d'un déclin moral irréversible, mettant directement en cause la thèse de Mencius sur la bonté foncière de l'homme et, partant, l'avenir de l'humanité (p. 20, 27).

Le gros de l'ouvrage s'appuie sur quatre chapitres, que l'on peut regrouper en deux grandes parties. Dans un premier temps (chap. 2 et 3), l'auteur s'interroge sur la temporalité intrinsèque de ces romans, en montrant la cyclicité pernicieuse et répétitive qui, différente du temps cyclique et alternatif traditionnel, laisse percevoir la déchéance inexorable dans laquelle s'enfoncent la société chinoise, comme en témoignent *Silver City* (*Jiuzhi* 舊址) de Li Rui ou *La Dure loi du karma* (*Shengsi pilao* 生死疲勞) de Mo Yan. La deuxième partie (chap. 4 et 5), d'une approche plus « spatiale », est consacrée à l'analyse de la dislocation de la structure sociale. L'individu semble tenaillé entre deux fatalités : d'un côté la répression ou l'emprisonnement, imputable notamment à la famille, et, de l'autre, l'anarchie, qui fait triompher le chaos et la cruauté bestiale des hommes. La démarche de Jeffrey C. Kinkley tient à sa préoccupation historique, puisqu'il refuse de psychologiser le traumatisme, en considérant ces configurations thématique-structurelles comme émanant des événements et des faits « extérieurs » observables. Parallèlement, héritier de Hayden White et de Paul Ricœur, il opte pour une approche herméneutique, en identifiant ces textes comme des récits faits de mémoire et de représentations et porteurs d'intentions et de prismes. D'où le regard aiguisé de l'auteur sur la reconfiguration littéraire de l'histoire. Un travail minutieux a été ainsi effectué pour démonter le mécanisme sophistiqué du temps et de l'espace, dans ces écritures marquées par des élaborations formelles dignes d'avant-garde, en éclaircissant la manière spécifique dont le discours littéraire met en scène les effets destructeurs de l'histoire. Les analyses comparatives et contrastives viennent enrichir la réflexion quand l'auteur établit des rapprochements euristiques entre les romans chinois avec le « réalisme magique » de la littérature latino-américaine, ou avec des discours environnants, comme les manuels scolaires qui cristallisent l'historiographie officielle et la doxa. La problématique posée dès le départ s'approfondit grâce à ces approches multiples : la fiction constitue une immense antithèse du darwinisme triomphant (p. 180-181) qui domine la Chine depuis plus d'un siècle. C'est un schéma inversé qui est dessiné : un continuum délétère

relie les guerres, les révolutions, la dictature socialiste et le fondamentalisme de la prospérité, (in)variablement dictés par l'idéologie pervertie du progrès et par la raison du plus fort. La dystopie frise l'apocalypse, dont l'auteur se garde de prononcer le mot, impropre selon lui à décrire la spirale infernale sans fin, sans révélation.

On doit à Jeffrey C. Kinkley d'avoir mis en lumière le positionnement de ce groupe d'écrivains et de cinéastes qui, en dénonçant l'impensé de l'histoire contemporaine chinoise, refusent de céder à l'oubli et au cynisme propre au jeu postmoderne. En même temps, une argumentation qui tend à absolutiser l'absence de changement, à l'appui des images systématiques de stagnation, de cyclicité ou de récurrence, ne manque pas de soulever la question de savoir si une telle interprétation est à l'abri de la tentation culturaliste, que l'on perçoit dans la théorie de l'« ultra-stabilité » de la société chinoise, formulée naguère par un Jin Guantao. On se demande aussi si l'accentuation de l'atavisme n'amenuise pas la dialectique de la mémoire et du désir, quasi-absente des développements, pourtant bien à l'œuvre dans certains textes, comme la *Trilogie de Jiangnan* de Ge Fei. Enfin, l'esthétique moderniste, qui retient l'attention de l'auteur, aurait favorisé des réflexions plus nuancées, permettant de mieux déterminer si les récits qui s'en nourrissent se contentent de restituer les ruines ou s'ils font la distinction entre le deuil historique, tropisme vers un passé qui n'a jamais été, et le deuil « poétique », aspiration à un idéal sans lequel on ne saurait vivre, pour reprendre les termes de Karl-Heinz Bohrer. Car l'enjeu est de taille. Dans quelle mesure est-il fondé d'affirmer que ces romans sont motivés par la seule « mission culturelle » (p. 201), à l'exclusion d'une mise à l'épreuve du politique ? L'« amitié » (p. 152-156), au lieu d'être un motif comportemental qui fait reposer l'espoir sur les velléités escapistes, ne s'avère-t-elle pas plutôt être une véritable source de résistance sociale contre l'État-Parti ? D'où l'ultime question de savoir si le basculement de l'utopie vers la dystopie constitue un vecteur exclusif ou s'il ne se double pas d'un mouvement souterrain qui fait de l'utopie l'« autre » de l'histoire (H. White), c'est-à-dire un démenti et une transcendence du déterminisme, historique ou non.

■ Yinde Zhang est professeur d'études chinoises à l'université

Sorbonne Nouvelle-Paris 3, en délégation du CNRS au CEFC depuis septembre 2013 (yzhang@cefc.com.hk).

Nous avons reçu

Natacha Aveline-Dubach, Sue-Ching Jou, Hsin-Huang Michael Hsiao (éds.), *Globalization and New Intra-Urban Dynamics in Asian Cities*, Taipei, National Taiwan University Press, 2014, 459 p.

Sébastien Billioud, Joël Thoraval, *Le Sage et le peuple. Le renouveau confucéen en Chine*, Paris, CNRS Editions, 2014, 436 p.

Serge Gruzinski, *The Eagle & the Dragon. Globalization and European Dreams of Conquest in China and America in the Sixteenth Century*, Malden, Polity Press, 2014, 293 p.

Jie Li, *Shanghai Homes. Palimpsests of Private Life*, New York, Columbia University Press, 2014, 280 p.

Aurélié Névoit, *La couronne de l'orient. Le centre du monde à Shanghai*, Paris, CNRS Editions, 2014, 183 p.